



ÉLOGE

DE M. QUESNAY.

FRANÇOIS QUESNAY, Écuyer, Conseiller du Roi, Premier Médecin ordinaire, & Premier Médecin-consultant de Sa Majesté; des Académies royales des Sciences de France & d'Angleterre, de celle de Lyon; & ancien Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie, naquit à Mérey près Montfort-l'Amaury, le 4 Juin 1694, de Nicolas Quesnay, Avocat en Parlement, qui exerçoit sa profession à Montfort, & de Louise Giroux.

Quoique M.^r & M.^{me} Quesnay véussent dans la plus grande union, leurs goûts étoient cependant bien différens: le père, homme de Loi, se livroit tout entier à la profession, mais il l'exerçoit d'une façon bien singulière: lui & le Procureur du Roi de Montfort, avec lequel il étoit lié d'amitié, étoient à l'affût, pour ainsi dire, de toutes les affaires susceptibles d'accommodement, & pour peu qu'ils trouvassent des parties raisonnables, ils ne manquoient pas de les arranger à l'amiable; on juge bien que leur but n'étoit pas l'intérêt. A la honte de l'humanité, il y a communément bien plus à exiger de la passion qu'à espérer de la reconnoissance.

Ces occupations généreuses absorboient M. Quesnay le père tout entier, & il ne se mêloit presque point du gouvernement de sa maison, ni de l'éducation de ses enfans, dont il se reposoit absolument sur son épouse.

Celle-ci étoit au contraire vive, agissante, ne perdant pas de vue, un seul instant, l'intérieur de son ménage & l'administration d'un bien de campagne qui leur appartenoit, & où une sage économie avoit fixé leur demeure. Les premiers objets qui se présentèrent aux yeux du jeune Quesnay, furent donc:

les travaux de l'Agriculture, les premiers mots qu'il entendit prononcer furent des termes de cet Art, dans les fonctions duquel il employa ses premières années; sa mère croyant ne pouvoir rien faire de mieux que d'élever son fils dans ses principes, le destinant uniquement à la remplacer quand elle seroit hors d'état de tenir les rênes de sa maison: quel tort elle auroit fait à son fils & à ses concitoyens, si la mauvaise éducation pouvoit étouffer absolument le génie!

Heureusement la Nature y avoit pourvu: l'esprit actif & perçant du jeune Quesnay le mettoit en état d'analyser tout ce qu'il voyoit: il observoit les faits, il en pénétoit les rapports, il savoit en tirer des règles sûres, & s'étoit, sans aucun secours, mis en état de commencer à lire dans le grand livre de la Nature.

C'étoit en effet le seul dans lequel il pût s'instruire, car la vérité de l'Histoire ne nous permet pas de dissimuler, qu'à onze ans il ne savoit pas encore lire; le premier livre qui lui tomba sous la main, fut la *Maison rustique* de Liébaut; l'envie d'y puiser des connoissances fut presque son seul maître, & il parvint à le lire couramment, avec le peu de secours qu'il put tirer du Jardinier de la maison.

Cette première lecture ne pouvoit manquer de faire sentir à un esprit aussi droit que le sien, quel fruit il pouvoit tirer des Ouvrages de ceux qui l'avoient précédé, & l'envie de s'instruire, lui fit, non-seulement, dévorer les livres écrits en sa langue, qui se trouvèrent à sa portée, mais encore elle lui fit affronter toutes les épines de la Grammaire: & il apprit, presque sans maître, le Latin & le Grec, qui lui devenoient nécessaires pour puiser dans les trésors de l'Antiquité.

On auroit peine à imaginer jusqu'où alloit son ardeur: on l'a vu quelquefois partir de Merey, au lever du Soleil, dans les grands jours d'été, venir à Paris acheter un livre, retourner à Merey en le lisant, & y arriver le soir, ayant fait vingt lieues à pied & lû le livre qu'il étoit allé chercher; l'extrême envie de s'éclairer faisoit disparaître à ses yeux les fatigues & les désagrémens d'un voyage de cette espèce.

Il est aisé de juger combien des dispositions si heureuses devoient être agréables à son père , qui voyoit alors en lui tout l'espoir de sa famille , aussi ne cessoit-il de l'animer : *le temple de la Vertu est , lui disoit-il , appuyé sur quatre colonnes , l'honneur & la récompense , la honte & la punition :* il n'étoit pas difficile de deviner celle que le jeune Quesnay choisiroit pour s'appuyer , & sa conduite n'a laissé aucun doute sur ce chapitre.

Malgré les progrès rapides qu'il faisoit dans la vaste carrière des Sciences , il avoit l'esprit déjà trop mûr pour ne pas apercevoir qu'il étoit impossible qu'un seul homme pût , s'il m'est permis de parler ainsi , mener de front toutes les connoissances humaines , & qu'il falloit absolument faire choix d'une seule Science à l'étude de laquelle il se pût consacrer entièrement. Le desir d'être utile à ses compatriotes le détermina en faveur de l'art de guérir , qui lui offroit à la fois un vaste champ pour acquérir des connoissances utiles & satisfaisantes , & ce qui touchoit encore plus vivement son cœur vraiment ami de l'humanité , lui procuroit des occasions sans nombre de rendre ces connoissances utiles à ses concitoyens.

Ce projet si louable éprouva cependant des difficultés de la part de sa mère ; elle voyoit avec peine tout son système renversé , & l'amour maternel lui peignoit avec les couleurs les plus vives les dangers qu'avoit à courir un jeune homme de seize ans hors de la maison paternelle : cette crainte cependant qui n'eût été que trop juste avec beaucoup d'autres , ne devoit pas l'alarmer pour son fils ; l'ardeur du jeune homme pour acquérir les connoissances qui lui manquoient , étoit devenue chez lui une passion violente qui exigeoit impérieusement le sacrifice de toutes les autres : il fallut donc se rendre à laisser partir le jeune Quesnay.

Comme il s'étoit déterminé à commencer par l'état de la Chirurgie , il se mit pour en apprendre les premiers élémens chez un Chirurgien établi dans son voisinage , & qu'il crut en état de les lui enseigner ; il se trompoit , il ne put en tirer

que d'apprendre à saigner. Mais s'il ne fut pas d'un grand secours au jeune Quesnay, celui-ci lui fut en récompense très-utile; cette espèce de Maître n'étoit pas même reçu à Paris, d'où ressortissoit le lieu de sa résidence, & ce qui est bien pis, il n'étoit nullement en état de l'être. Le jeune Quesnay lui vint fort à propos; il trouva moyen de s'emparer pendant l'absence du jeune homme, des cahiers que celui-ci écrivoit pour sa propre instruction, il les vint présenter à Paris au Lieutenant du premier Chirurgien du Roi, comme des leçons qu'il donnoit à son Élève: celui-ci les trouva excellentes, & sans autre examen, lui délivra ses Lettres de Maîtrise: c'étoit Quesnay qu'il recevoit, sans le savoir, sous le nom de l'autre.

Quoique M. Quesnay ignorât cette supercherie, il s'aperçut bientôt du peu de fonds qu'il pouvoit faire sur les connoissances de ce prétendu Maître, & il le quitta pour venir à Paris profiter de tous les secours qui y sont répandus avec tant d'abondance.

Ce fut-là qu'il ne mit plus de bornes à son ardeur, & qu'il suivit à la fois la théorie & la pratique de la Médecine & de la Chirurgie. Non-content d'assister assiduellement aux Leçons des Écoles de la Faculté & de celles de S.^t Côme, il suivoit en même temps les cours d'Anatomie, de Chimie & de Botanique; il ne manquoit aucune visite ni aucun pansement dans les Hôpitaux, & sur-tout à l'Hôtel-Dieu où il fut bientôt admis à travailler lui-même, & malgré ce grand nombre d'occupations suivies, il trouvoit encore le temps de parcourir toutes les parties de la Philosophie; il avoit même effleuré les Mathématiques, mais il avoit fait sur-tout une étude suivie de la Métaphysique, pour laquelle le Livre de la *Recherche de la Vérité* du P. Malebranche, lui avoit inspiré le goût le plus vif & le plus décidé.

Au milieu de tant d'occupations sérieuses, il savoit cependant dérober des momens pour son plaisir: un heureux hasard l'avoit placé chez le célèbre M. Cochin, de l'Académie Royale de Peinture; il en profita pour employer le peu de momens

qui lui restoit libres, à apprendre le Dessin & la Gravure. Ce nouveau travail lui seroit de délassément, & il y avoit fait de tels progrès qu'on a vu des portraits de sa main très-ressemblans, & qu'il avoit dessiné & gravé la plupart des os de l'homme d'une manière assez parfaite pour que ces ouvrages pussent être avoués par les plus habiles en ce genre.

Ses cours étant absolument finis, il n'étoit plus question pour lui que de faire servir, au bien de ses concitoyens, les lumières qu'il venoit d'acquérir : dans cette vue, il forma le projet de s'établir à Mantes, & pour y parvenir, il se présenta aux Chirurgiens de cette ville pour être admis aux épreuves ordinaires ; sa réputation, qui l'y avoit devancée, devoit lui aplanir toutes les difficultés ; elle fit un effet tout contraire ; les Chirurgiens de Mantes crurent voir dans ce candidat un concurrent dangereux, & le refusèrent absolument ; muni de l'acte authentique de leur refus, M. Quesnay vint à Paris se faire recevoir pour la ville de Mantes, il fut reçu avec les plus grands éloges, & eut ses Lettres le 9 Août 1718. Ce fut aussi dans le même temps qu'il se maria avec Jeanne-Catherine Dauphin, fille d'un Marchand des six Corps de Paris.

La jalousie des Chirurgiens de Mantes, qui les avoit détourné de s'associer un homme qui leur faisoit tant d'honneur, ne put empêcher sa réputation de s'étendre, il étoit principalement appelé pour le traitement des grandes blessures, & ses succès lui firent donner la place de Chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu, place alors d'autant plus importante, que cet Hôpital servit, pendant plusieurs années, d'asyle à un très-grand nombre de blessés du Régiment du Roi, employé, dans ce temps, aux travaux publics de la reconstruction d'une partie du vieux pont, nommé *pont Fayol*, lequel a été depuis remplacé par le magnifique Pont qui y a été construit sous les ordres de M. Perronet, de cette Académie. Il s'étoit fait aussi un nom dans la pratique des accouchemens, & il étoit habituellement désiré & reçu avec distinction chez tous les Seigneurs voisins ; ce fut-là que feu M. le Maréchal de

Noailles eut occasion de le connoître, & ce qui en étoit une suite presque nécessaire, de l'estimer & l'aimer; le témoignage avantageux que ce Seigneur rendit de lui à la feue Reine, déterminâ cette Princesse à ne point faire venir ses Médecins, dans le séjour qu'elle fit à Maintenon, en allant à Chartres, & en revenant de cette ville, après la naissance de feu M.^{si} le Dauphin: elle osa confier le soin de sa santé, à ce même Chirurgien que ceux de Mantes avoient refusé peu d'années auparavant, d'admettre parmi eux, & sa confiance ne fut point trompée.

Jusqu'ici, nous n'avons vu M. Quesnay lutter que contre la fortune & contre des concurrens peu dignes de lui: nous allons bientôt le voir, sur un plus grand théâtre, aux prises avec un adversaire redoutable, & remporter sur lui la victoire la plus complète.

Le célèbre M. Silva publia en 1727, un livre sur la saignée; ce livre fut reçu avec tout l'applaudissement dû à la réputation de l'auteur; M. Quesnay osa y remarquer des fautes, & en fit une critique, fondée sur les loix de l'Hydrostatique; plusieurs de ses amis, auxquels il confia le projet qu'il avoit formé de la publier, & entr'autres le célèbre P. Bougeant, firent leur possible pour l'en détourner: ce dernier-ci, nommé ami de l'un & de l'autre, représentoit à M. Quesnay, avec combien de désavantage un simple Chirurgien de Province alloit lutter contre un des Coryphées de la Médecine de Paris, reconnu presque unanimement pour Législateur en cette partie, M. Quesnay ne répondit à cet imposant tableau qu'en priant le P. Bougeant de vouloir bien lire son manuscrit, il le lut, & bientôt il ne craignit plus pour M. Quesnay: mais effrayé de l'orage qui menaçoit le livre de M. Silva, il vint à Paris, lui présenta le manuscrit, & tenta de l'engager à voir M. Quesnay, & à s'arranger avec lui pour que sa Critique ne fût pas publiée.

M. Silva, comptant peut-être un peu trop sur la supériorité de ses lumières, se contenta de rendre le manuscrit avec une espèce de dédain; cependant à peine le P. Bougeant fut-il

parti, qu'il voulut renouer la négociation, mais il n'étoit plus temps, le manuscrit avoit été remis à M. Quesnay: cependant M. Silva trouva moyen d'engager M. le Maréchal de Noailles à faire trouver chez lui les deux Contendans en présence de plusieurs personnes en état de connoître de ce différend. M. Silva, toujours guindé sur sa réputation & sur sa prétendue supériorité, crut en imposer à M. Quesnay par un ton magistral & une espèce de persiflage ironique: mais le Chirurgien de Mantes ne se payoit pas de pensées brillantes, il réunit bientôt en sa faveur les suffrages de tous les assistans, & il fallut laisser à M. Quesnay la liberté de publier son Ouvrage. Nous passerons ici sous silence le retardement qu'y apporta le Censeur royal, ami de M. Silva, qui retint le manuscrit près d'un an: mais enfin M. Quesnay obtint des ordres exprès de M. le Chancelier Daguesseau, le manuscrit fut enfin retrouvé, approuvé & imprimé.

M. Silva, irrité de cette publication qu'il regardoit comme une espèce d'attentat, voulut accabler son adversaire d'une réponse foudroyante: il rassembla, dans cette vue, plusieurs fois chez lui les plus fameux Géomètres de cette Académie qui l'avoient aidé dans les calculs sur lesquels étoit fondé son premier Ouvrage; mais après avoir bien lû & examiné la Critique de M. Quesnay, il fut décidé qu'elle resteroit sans réponse, apparemment M. Silva adopta de bonne foi cette décision, car à sa mort arrivée bien des années après cet événement; on ne trouva dans ses papiers aucun vestige de réponse projetée. Ce fut à peu-près vers ce même temps qu'il fut admis dans la Société des Arts, qui subsistoit alors à Paris, avec la permission du Roi, & sous la protection de feu M.^{gr} le comte de Clermont, Prince du Sang.

* V. Hist. de
l'Ac. 1747,
p. 137.

Nous avons dit dans l'Éloge de M. de la Peyronie*, qu'en 1731 il obtint du Roi l'établissement de l'Académie de Chirurgie; on peut juger combien il étoit occupé de ce projet, il en conféroit souvent avec M. Quesnay qu'il rencontroit chez M. le Maréchal de Noailles: il ne fut pas long-temps sans s'apercevoir qu'il avoit trouvé en lui un
homme

homme tel qu'il le pouvoit desirer pour en faire, en qualité de Secrétaire perpétuel, l'interprète de cette Compagnie auprès du Public.

Pour y parvenir, M. de la Peyronie avoit deux choses à faire, & ni l'une ni l'autre n'étoient sans difficulté; il falloit premièrement déterminer M. Quesnay à venir s'établir à Paris, & il y avoit la plus grande répugnance; il étoit très-aimé à Mantes, & y jouissoit de la plus grande considération: il pensoit très-philosophiquement, & l'ambition n'avoit aucune prise sur lui; & si l'adroit Premier Chirurgien n'eût su mettre en jeu l'amour du bien public, il ne seroit jamais parvenu à le déterminer, mais ce motif triompha de sa résistance: il quitta Mantes & vint s'établir à Paris, où il entra chez M. le Duc de Villeroy, comme son Médecin & son Chirurgien, & bien plus encore, comme son ami: ce Seigneur le gratifia quelque temps après d'une place de Commissaire des guerres à Lyon, dont il avoit droit de disposer en qualité de Gouverneur de cette ville.

Il restoit encore une difficulté à vaincre à M. de la Peyronie; M. Quesnay, quelque digne qu'il en fût, n'étoit pas Membre du collège de Chirurgie de Paris, il ne pouvoit pas honnêtement lui proposer d'y entrer par la voie ordinaire: pour lever ce dernier obstacle, il le fit revêtir, le 3 Août 1737, d'une charge de Chirurgien Ordinaire du Roi, en la Prévôté de l'Hôtel, qui lui donna de droit l'agrégation au collège de Chirurgie, & lui fit peu après obtenir le brevet de Professeur royal des Écoles, pour la partie des médicamens chirurgicaux.

Les desirs du Premier Chirurgien furent donc satisfaits: M. Quesnay fut nommé Secrétaire de l'Académie de Chirurgie, & il ne tarda pas à justifier le choix qu'on avoit fait de lui, en publiant le premier volume des Mémoires de cette Compagnie, à la tête duquel il mit une Préface qui a été univérselement regardée comme un chef-d'œuvre; un Journaliste célèbre la compare à celle que feu M. de Fontenelle mit à la tête du premier volume de cette Académie:

Hist. 1774.

R

c'étoit en faire le plus grand éloge possible : nous pouvons même assurer que l'utilité de cet Ouvrage n'est pas bornée à instruire ceux qui se destinent à la Chirurgie ; il n'est aucun des amateurs de toutes les autres Sciences qui ne puisse trouver à y profiter.

Après quelques réflexions générales sur les obstacles qui semblent s'opposer le plus à l'avancement des Sciences, il entre plus particulièrement en matière, & développe les règles principales qui doivent diriger ceux qui s'appliquent à l'art de guérir. L'observation & l'expérience sont les deux guides qu'il leur offre ; par l'une, on démêle la marche souvent obscure de la Nature ; par l'autre, on l'interroge & on parvient à lui arracher ses secrets ; l'une & l'autre ne doivent jamais se séparer. L'observation sans l'expérience ne peut produire qu'une théorie incertaine ; l'expérience sans l'observation ne donne qu'un amas confus de faits sans liaison, & plus propres à jeter dans l'erreur qu'à conduire à la vérité : jointes ensemble, elles y mènent sûrement, & sans elles il n'y a ni Science ni Art ; appliquant ensuite ce principe à la Chirurgie, il en écarte avec soin les opinions arbitraires & peu fondées, les simples vraisemblances & les possibilités ; il n'admet que les connoissances appuyées sur les causes & sur les signes qui les font reconnoître ; en un mot, il trace dans cet Ouvrage, le plan d'une théorie lumineuse & d'une pratique sûre & éclairée : il y relève le mérite des grands hommes qui se sont distingués dans cette utile & brillante carrière, & dans le nombre desquels il seroit trop injuste de lui refuser, après sa mort, une place distinguée. Les bornes prescrites à nos Éloges, nous ont forcé d'abrégier extrêmement la notice que nous venons de donner de cette pièce intéressante pour tous ceux qui aiment ou qui cultivent les Sciences.

Ce même Volume contient, outre plusieurs Observations détachées, quatre Mémoires de M. Quesnay.

Le premier est un précis de diverses Observations sur le trépan dans des cas douteux, où il cherche les raisons qui peuvent en pareil cas déterminer à recourir au trépan ou à

éviter cette opération; on y trouve aussi des remarques sur l'usage qu'on doit faire des Observations en général.

Dans un second Mémoire, il recherche, d'après ses Observations, les différens cas dans lesquels il est nécessaire de multiplier les couronnes de trépan, & fait voir, par des exemples remarquables, que le crâne peut être ouvert avec succès dans une grande étendue dès que le cas le demande.

Le troisième contient des Observations sur les exfoliations des os du crâne, & sur les moyens dont on se sert pour accélérer cette exfoliation.

Enfin le quatrième contient des remarques sur les plaies du cerveau, desquelles il résulte qu'il est susceptible de plusieurs opérations qui peuvent, dans bien des cas, sauver la vie aux malades; il y examine encore quels sont les remèdes qui conviennent le mieux pour la cure des plaies de ce viscère, & quelle est la manière la plus avantageuse de les employer. Ces quatre Mémoires sont, comme on le voit, une Dissertation suivie sur les plaies de la tête: on diroit que M. Quesnay avoit voulu donner dans ce même Volume un exemple de l'application des règles qu'il avoit données dans sa Préface.

Le procès qui s'éleva presque aussitôt après la publication de ce Volume, entre la Faculté de Médecine & le Collège des Chirurgiens, mit la capacité de M. Quesnay à une nouvelle épreuve: ceux-ci crurent avoir une ressource assurée dans ses talens, & ils ne se trompèrent pas; il eut la plus grande part non-seulement aux Ouvrages polémiques, mais encore aux Mémoires juridiques qui parurent pendant l'intervalle de sept ans que dura cette grande affaire: le Chirurgien devint Antiquaire, Jurisconsulte, Historien, & rendit en toutes ces qualités les services les plus essentiels à la Compagnie. Mais parmi tous les Ouvrages que ces circonstances exigèrent de lui, celui qu'il affectionnoit le plus étoit l'Écrit intitulé, *Examen impartial des contestations, &c.* ce n'étoit sûrement pas le temps qu'il y avoit employé qui lui inspiroit cette affection; car il fut conçu & exécuté en dix à douze jours: ce qu'il y a de plus singulier, c'est que lorsqu'il le

composa, il étoit déjà Docteur en Médecine. Ce changement d'état qu'on lui a souvent reproché, mérite bien que pour sa gloire nous en rapportions les motifs.

Tous ceux qui ont connu M. Quesnay, savent combien son envie de servir ses compatriotes étoit vive & désintéressée: dès l'âge de vingt ans, il avoit été attaqué de la goutte, qui se portoit par préférence sur ses mains & sur ses yeux; les attaques devinrent plus fortes & plus fréquentes, & il les regarda comme un ordre de la Providence qui lui interdisoit les opérations manuelles de Chirurgie, & il crut devoir se mettre en état de rendre ses connoissances utiles dans la Médecine proprement dite; il prit donc le bonnet de Docteur dans l'Université de Pont-à-Mousson pendant la campagne de 1744, où il avoit suivi le feu Roi à Metz; & pour se mettre en état d'exercer la Médecine sans inquiétude, il acheta peu après de M. Marcot la survivance de la charge de Premier Médecin ordinaire du Roi & de Médecin du grand Commun, & il obtint par la suite la place de Médecin-consultant de Sa Majesté, vacante par la mort de M. Terray.

Cette dernière grâce du Roi avoit été précédée par une autre d'un genre tout différent: le Roi lui avoit accordé des Lettres de Noblesse, & ce Prince, qui l'appeloit souvent *le penseur*, lui donna lui-même pour armes trois fleurs de pensée, avec cette devise: *Propter cogitationem mentis*.

Un homme tel que M. Quesnay, étoit fait pour être désiré dans toutes les Compagnies littéraires: il étoit dès 1735 de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Beaux-Arts de Lyon; la Société Royale de Londres l'avoit depuis long-temps admis au nombre de ses Membres; l'Académie desireroit aussi de se l'acquérir, elle profita de la première occasion qui se présenta, & il y obtint le 12 Mai 1751, la place d'Associé-Libre, vacante par la mort de M. le Marquis d'Albert. Il y avoit long-temps que M. Quesnay avoit fait ses preuves par les excellens Ouvrages qu'il avoit publiés: indépendamment du Livre qu'il publia en 1730, relativement à la dispute avec M. Silva, sous le titre d'*Observations sur*

les effets de la Saignée, il avoit publié dès 1736 son *Essai physique sur l'Économie animale*, auquel il joignit un autre petit Ouvrage intitulé, *l'Art de guérir par la Saignée*. Il est étonnant de voir avec combien de précision & de brièveté il avoit su traiter ces deux importans objets, en approfondissant néanmoins tout ce qu'il y a de plus intéressant sur ces matières; car l'ensemble des deux Ouvrages ne compose qu'un seul volume in-12: les faits y forment par-tout les principes & les preuves qui lui servent de base; ils sont exposés avec une telle brièveté & mis dans un si beau jour, que quoiqu'ils ne fassent pour ainsi dire que passer rapidement sous les yeux, ils n'en sont pas moins frappans: de plus, l'ordre dans lequel ils sont présentés est si naturel, qu'il en résulte un système rempli de nouveautés sans être nouveau. Ce ne sont que les vrais principes de cette partie de la Médecine, appuyés d'Observations plus décisives qu'on n'en avoit employé jusqu'alors, & desquelles il résulte une pleine conviction: les raisonnemens tiennent peu de place dans cet Ouvrage; on n'y trouve que ceux qui sont nécessaires pour exposer & pour prouver avec précision la doctrine qui doit naître des expériences & des observations énoncées par l'Auteur; & il est si persuadé qu'au-delà des faits il n'y a plus rien de sûr, que les premières causes qu'il admet ne sont ordinairement que de premiers effets généraux qu'il n'entreprend point d'expliquer, mais qui lui servent à en expliquer une infinité d'autres. Il donna par la suite une seconde édition de son *Économie animale*, considérablement augmentée, & sur-tout de beaucoup de Tables; elle parut en 1747 en trois volumes in-12: la seconde édition du *Traité des effets & de l'usage de la Saignée* parut aussi en 1750 avec des additions; elle avoit été précédée en 1749 par deux Traités, l'un sur *la suppuration*, & l'autre sur *la gangrène*.

En 1753, M. Quesnay publia son *Traité des fièvres continues*, dans lequel il a rassemblé & examiné les principales connoissances que les Anciens avoient acquises sur cet objet par l'observation & par la pratique, & particulièrement sur

* V. Hist. de
l'Ac. 1753,
p. 143.

les pronostics, la coction, les crises & la cure de ces maladies. Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit alors * dans l'Histoire de l'Académie; mais nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter une anecdote singulière: cet Ouvrage, le plus intéressant peut-être qui soit sorti de sa plume a été composé entièrement à l'armée, au milieu du tumulte d'un camp & dans une grange qui servoit de logement à lui & à tout son monde, & où il s'étoit retranché sur un tas de paille. On peut juger par-là de la facilité avec laquelle il travailloit & de la fidélité de sa mémoire: on ne doit pas au reste en être surpris; celui qui savoit lire & méditer sur un grand chemin pendant les ardeurs de la canicule, devoit être fort à son aise pour composer un Livre dans la grange & sur le tas de paille où nous venons de le représenter.

Les derniers Ouvrages de M. Quesnay furent imprimés à Versailles, par ordre exprès du feu Roi, qui en tira lui-même quelques épreuves: ils consistoient en des observations sur la conservation de la vue, *in-4.*; en un ouvrage sur la psychologie ou science de l'ame, même format, & en un extrait assez étendu des économies royales de M. de Sully. Ces Ouvrages ont été si soigneusement séquestrés, qu'il n'en est pas même demeuré un seul exemplaire à sa famille.

Le dernier étoit le commencement du travail qui a occupé M. Quesnay, pendant la plus grande partie de ses dernières années; il avoit, au suprême degré, l'esprit de patriotisme; il connoissoit parfaitement le détail & la théorie de l'Agriculture, qu'il avoit étudiée en Physicien & pratiquée autrefois en Agriculteur. Il étoit à portée de voir, de plus près qu'un autre, les ressorts du Gouvernement: il se livra tout entier au système économique; il composa sur ce sujet un Traité intitulé *la Physiocratie ou Constitution naturelle du Gouvernement*, & ce livre fut publié en 1768, par les soins de M. Dupont, Inspecteur général du Commerce: il donna sur ce sujet un très-grand nombre de Mémoires intéressans qui se trouvent répandus dans les Journaux d'Agriculture & dans les Ephémérides du Citoyen; il favorisoit, de tout son

pouvoir, ceux qui s'appliquoient à ce travail, & leur communiquoit, sans réserve, les lumières qu'il y avoit acquises. Ce goût s'est conservé chez lui jusqu'au dernier moment, & dans le mois qui précéda sa mort, il composa encore sur cet objet trois Mémoires qui firent dire à un homme en place, *que M. Quesnay avoit une tête de trente ans sur un corps de quatre-vingts.*

Nous ne le suivrons pas plus loin dans cette nouvelle carrière, elle est trop éloignée des occupations de l'Académie qui passeroit témérairement ses bornes, en traitant ici des matières qui ne sont point de son objet, qui n'ont point été soumises à son examen, & desquelles elle n'ignore pas que le Gouvernement s'occupe essentiellement; mais ce qu'il nous est permis de relever, c'est l'amour de M. Quesnay pour ses concitoyens, cet amour si pur & si détaché de tout intérêt: c'est la multitude de travaux sur cette matière qui l'avoit mis en quelque sorte à la tête, & rendu comme l'Oracle de tous ceux qui couroient la même carrière. Il est beau d'être en quelque sorte Législateur de ceux même qui travaillent à imposer des loix aux autres hommes.

Les calculs inséparables des combinaisons nécessaires à cet Ouvrage, lui firent souvent regretter d'avoir négligé l'étude des Mathématiques, & comme il ne connoissoit les difficultés que pour les vaincre, il crut pouvoir surmonter celles-ci en se livrant à cette étude: mais il oublioit son âge; la vigueur de ses organes ne répondoit plus à l'activité de son ame, & sa tête n'étoit plus en état de soutenir, comme autrefois, un travail long & pénible sur des matières abstraites; il s'égarâ & crut avoir résolu le fameux problème de la Quadrature du cercle; ses amis firent ce qu'ils purent pour l'empêcher de publier cette prétendue découverte; il fut toujours inflexible, & la fit imprimer: nous ne pouvons nous dispenser d'avouer que ce fut une faute, & pourquoi ne l'avouerions-nous pas? nos Éloges ne sont pas des Panégyriques, & une faute de cette espèce, qui ne peut être attribuée qu'à l'affoiblissement de génie, qu'amènent nécessairement le grand âge & les

longs travaux, trouve son excuse dans sa propre cause, & n'intéresse que bien peu sa gloire.

L'âge, cependant, de M. Quesnay s'avançoit toujours, & son corps s'affoiblissoit visiblement, les douleurs de la goutte qui le tourmentoit depuis sa jeunesse, devinrent plus aiguës & presque continuelles, il les souffrit avec une patience héroïque, & lorsque ses amis lui témoignoiént combien ils en étoient touchés, il répondoit naïvement, « il faut bien » avoir quelques maux à mon âge, les autres ont la pierre, » font paralytiques, aveugles, sourds, cacochymes; eh bien, moi j'ai la goutte! je ne suis pas plus à plaindre qu'eux: » il changoit alors de propos, & la conversation devenoit très-vive, & souvent même très-gaie & très-amusante. Cet homme cependant si dur pour lui-même, étoit d'une sensibilité rare pour les souffrances des autres; il ne pouvoit même voir souffrir un animal sans éprouver la plus vive émotion.

Malgré la multiplicité des connoissances de M. Quesnay & la vivacité de son esprit, il avoit senti que la liberté de penser devoit avoir des bornes; il avoit fait une étude suivie des matières de la Religion, & tous ses Écrits portent l'empreinte du respect qu'il avoit pour elle; on lui a toujours rendu justice sur cet article: ses mœurs & sa conduite étoient pour ainsi dire l'image & l'expression vivante de ses sentimens à cet égard. Il en a recueilli le fruit par la tranquillité qui accompagna ses derniers momens: il est mort le 16 Décembre 1774, ayant vu approcher la mort avec la même sérénité qu'il auroit contemplé la fin d'un beau jour, calme précieux qui n'accompagne que la mort des gens de bien, & qui fuit alors loin de ceux qui se sont égarés hors des sentiers de la Vertu.

M. Quesnay n'étoit ni d'une taille, ni d'une figure avantageuse; il avoit cependant une physionomie spirituelle, & sa conversation ne démentoit pas ce coup-d'œil; elle étoit également instructive & amusante; il possédoit l'art précieux de se mettre à la portée de tous ceux avec lesquels il avoit à traiter, & de ne laisser paroître de sa capacité que ce qui étoit

étoit nécessaire pour les instruire sans choquer leur amour-propre, en leur faisant sentir une supériorité inutile.

Il possédoit au suprême degré l'art de connoître les hommes; il les forçoit pour ainsi dire sans qu'ils s'en aperçussent, à se montrer à ses yeux tels qu'ils étoient; aussi accordoit-il sa confiance sans réserve à ceux qui la méritoient, & le long usage de la Cour l'avoit mis à portée de parler sans rien dire aux autres; il ne les ménageoit cependant à ce point que lorsqu'ils ne s'étoient pas trop démasqués: ceux qui lui montroient à découvert une ame vile & corrompue, pouvoient être sûrs, de quelque qualité qu'ils fussent, d'être traités comme ils le méritoient.

La quantité de connoissances en tout genre qu'il avoit amassée étoit immense & paroît incroyable, si on remarque le peu de temps qu'une vie toujours très-active lui avoit laissé, mais il savoit en mettre à profit jusqu'aux moindres instans; une heureuse mémoire & une tête excellente lui donnoient le moyen de rejoindre si parfaitement ces morceaux détachés, qu'ils formoient chez lui un tout continu: il eût presque trouvé les élémens d'une Science dans un Dictionnaire. Cette érudition au reste n'étoit chez lui qu'en dépôt pour le besoin; elle ne lui servoit qu'à être toujours au pair de la conversation; toutes les Sciences & tous les Arts lui étoient familiers; il étoit bien éloigné de se servir de tout ce savoir pour s'épargner des recherches; les opinions des plus grands hommes ne devenoient pour lui des autorités qu'après qu'il les avoit soumis à l'examen & à l'expérience; & en ce sens, on peut dire que les idées même qu'il avoit empruntées des autres étoient à lui, & que ses Ouvrages étoient absolument neufs. Toutes ces qualités étoient couronnées chez lui par une simplicité naïve, qui rendoit son commerce extrêmement agréable, même dans la société domestique où on le trouvoit toujours égal, & où la sérénité de son ame se peignoit jusque dans ses moindres actions.

Quoiqu'il fut depuis long-temps à la Cour, & qu'il y jouit d'un crédit considérable, il n'a jamais eu même la pensée

de l'employer pour lui ni pour les siens, & s'il en a quelquefois fait usage, ce n'a jamais été qu'en faveur de ceux qu'il croyoit pouvoir mettre en état de servir le Public; la Nation françoise étoit sa famille, & il se croyoit débiteur de quiconque la pouvoit servir: en un mot, on peut dire que si l'enthousiasme du patriotisme, une très-longue carrière & les talens les plus précieux, employés sans relâche & dans toute leur étendue au bien de la Société, donne quelque droit à la reconnoissance des hommes, personne n'y en a jamais eu plus que M. Quesnay.

Il n'a laissé de son mariage qu'un fils & une fille; cette dernière avoit été mariée à M. Hérin, premier Chirurgien de Madame, auquel en mourant elle a laissé quatre enfans:

La place d'Associé-Libre qu'occupoit M. Quesnay dans cette Académie, a été remplie par M. Menard de Choufy, Conseiller d'État, Contrôleur général de la Maison du Roi, Chevalier des Ordres royaux, militaires & hospitaliers de Notre-Dame du Mont-Carmel & de Saint-Lazare de Jérusalem, déjà surnuméraire dans cette Classe.

